

# ORTHODOXIE

N° 155 | + | AOÛT 2015

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES  
SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,  
PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

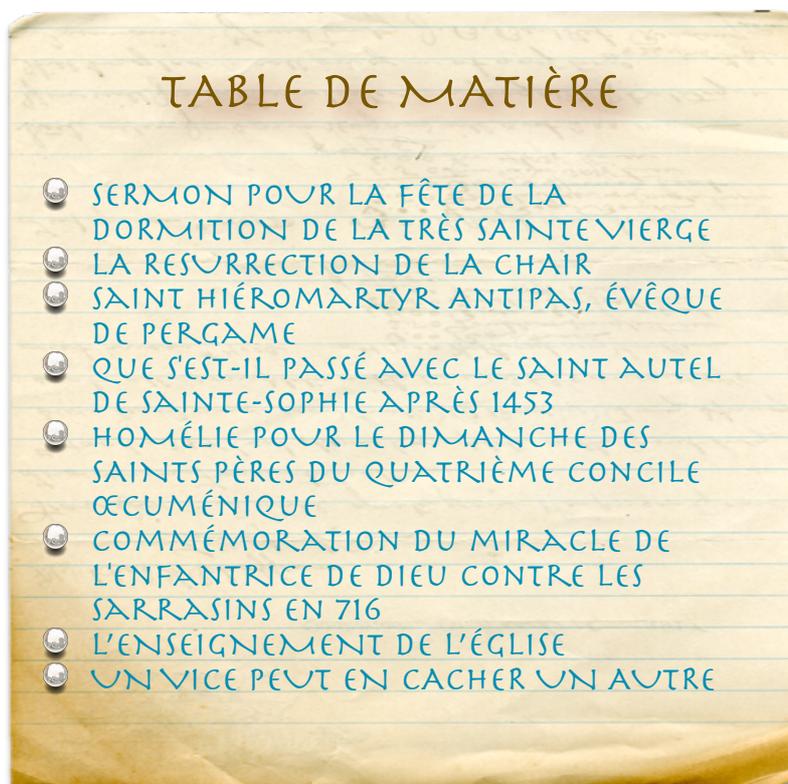


## NOUVELLES

Rien de nouveau sous le soleil, – dirait l'Ecclésiaste –, depuis le dernier bulletin, mais puisque la pagination est atteinte, il ne me reste qu'à clore ce bulletin.

Nous venons de célébrer la fête de la Dormition de la Toute-sainte à l'hermitage, peu nombreux, mais en compagnie des anges. Que désirer de plus ?

Vôtre en Christ,  
archimandrite Cassien



**Les merveilles des oeuvres divines  
ont resplendi, sans aucune parure  
littéraire, par la lumière de leur  
vérité.  
saint Ambroise de Milan**

## SERMON POUR LA FÊTE DE LA DORMITION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

saint Philarète de Moscou

«Il a regardé l'humilité de a servante : car voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse.» (Luc 1,48)

Entre les personnes qui sont assidues aux offices divins, qui ne connaît ce chant que l'Église répète si souvent en l'honneur de la très sainte Vierge Marie : *Toutes les nations vous glorifient, Vierge Mère de Dieu ?* Si nous réfléchissons sur l'origine de ce cantique et sur le sens de ses paroles, un spectacle merveilleux et incompréhensible se présente à l'esprit qui le veut contempler. Dans le lointain des temps passés, voyez-vous se transporter de la ville ignorée de *Nazareth* à une autre petite ville, également sans gloire, de la montagneuse Judée, une Vierge pauvre et inconnue dans le monde ? Elle salue sa vieille parente du saint accoutumé; mais soudain elle éveille en elle l'enthousiasme prophétique, elle est saluée par elle comme *Mère de Dieu*, et, animée elle-même d'un enthousiasme pareil, elle prophétise à son tour d'elle-même : *Voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse*. Sa voix est entendue des nations, des siècles et des confins de l'univers, et les nations, les siècles et les confins de l'univers lui répondent : *Voilà que nous accomplissons votre parole : Toutes les nations vous glorifient, Vierge Mère de Dieu*.

Ce temple, cette fête, cette assemblée religieuse et solennelle prennent part aussi à l'accomplissement de cette prophétie de la très sainte Vierge, que toutes les nations la glorifieront. En elle aussi se trouve glorifié ce qui, jusqu'à elle, avait toujours été un objet de pleurs, – la fin de la vie terrestre.

Comprenons par là, mes frères, toute la haute signification de ces paroles de la très sainte Vierge : *Voilà que désormais toutes les générations me diront bienheureuse*. Ce n'est pas une simple parole de joie, une prévision s'exprimant au hasard comme un pressentiment; c'est une prophétie dans l'acception la plus rigoureuse du mot, la parole de l'Esprit saint dans la bouche de Marie, un témoignage des desseins et de la volonté de Dieu sur sa destinée comme sur nos obligations envers elle.

Comprenons aussi la haute importance de la tradition selon laquelle l'Église universelle, dans toutes ses cérémonies, glorifie constamment et avec ferveur la très sainte Mère de Dieu. Ce n'est



pas une simple tradition humaine, ce n'est pas seulement une habitude introduite par une piété volontaire, ce n'est pas une imitation de l'exemple d'une croyance particulière, mais bien une pensée de l'Esprit saint transmise aux hommes, la suite d'une indication du doigt de Dieu, l'accomplissement d'un devoir aussi saint que juste et propice pour un chrétien.

La loi suivant laquelle se produisent les véritables prophéties, l'apôtre Pierre l'a exprimée dans les paroles suivantes : *Car les prophéties ne sont pas venues de la volonté des hommes, mais le saint Esprit a inspiré les saints hommes de Dieu qui ont parlé* (II Pi 1,21). Deux signes doivent se réunir pour caractériser une vraie prophétie et en démontrer l'authenticité : premièrement, la prédiction doit être telle qu'on ne puisse ni la tirer de circonstances connues, par des déductions rationnelles, ni l'expliquer par la situation naturelle du prophète; secondement, la prédiction doit s'accomplir avec ponctualité. Si la prédiction se déduit par des conclusions rationnelles, ou s'explique par la situation naturelle de son auteur, ce n'est plus qu'une prévision humaine, et non une prophétie inspirée de Dieu. Si la prédiction ne s'accomplit pas exactement, c'est une prédiction fautive, et non pas une prophétie vraie, ou, tout au moins, elle n'a pas été puisée dans la vérité. C'est ainsi que les prophètes eux-mêmes nous apprennent à juger des prophètes. *Lorsque sa parole sera accomplie, on le reconnaîtra pour un prophète envoyé par le Seigneur dans la vérité* (Jér 28,9).

Appliquons ces principes à la prophétie de la très sainte Vierge.

D'où une Vierge pauvre et inconnue au monde aurait-elle pu, par le raisonnement, tirer une prévision si sublime; sur quoi aurait-elle pu fonder naturellement l'espérance si extraordinaire qu'elle serait reconnue et glorifiée non seulement par le monde contemporain, mais encore par toutes les nations de tous les temps à venir ? Serait-ce sur ce qu'elle était de race royale ? – Mais la gloire de sa race avait passé depuis longtemps; elle était elle-même mariée à un charpentier, et il y a trop loin, assurément, d'un pareil sort à une gloire universelle. Serait-ce de ce qu'il lui avait déjà été annoncé qu'elle serait la Mère du Christ ? – Mais si elle avait jugé de ce fait même par les idées de son temps, et comme en jugèrent les apôtres eux-mêmes devant le Christ, et que, par conséquent, elle eût attendu *le rétablissement du royaume d'Israël* (Ac 1,6), combien peu d'espérance elle aurait pu tirer de là même, d'une gloire qui pût s'étendre dans tout le monde et chez toutes les nations ! Lequel des rois d'Israël fut plus illustre que David ? Quelle mémoire, dans la race israélite, fut plus bénie que la mémoire du chef de la race, Abraham ? Cependant, non seulement la mère d'Abraham et la mère de David ne sont pas appelées bienheureuses par leurs descendants, mais leurs noms ne leur sont pas même connus. La Mère du Messie pouvait-elle se promettre beaucoup de ces exemples, en jugeant naturellement d'après l'esprit et les idées de son peuple et de son temps ? Il faut en outre se souvenir de l'humilité profonde de la toute-bénie Marie. Celui-là qui n'a pas une idée modeste de son mérite, de ses vertus, peut se flatter des plus brillantes espérances; mais sa disposition d'esprit n'était point de ce genre. Dans le moment même où elle glorifie Dieu de l'avoir choisie pour la haute destinée de Mère du Seigneur, elle ne voit en elle-même qu'une servante, elle ne parle que de sa nullité : *Il a regardé l'humilité de sa servante*. Comment donc, d'une pensée si humble, passe-t-elle subitement à ces expressions si hautes sur elle-même : *Désormais, toutes les générations me diront bienheureuse* ? Il est évident que ce n'est pas des propres semences de son esprit et de son cœur que s'est élevée cette pensée. L'Esprit saint, auquel elle s'était livrée tout entière dans l'enthousiasme de sa prière, illumina son esprit en ce moment, anima ses lèvres, et elle exprima la destinée que Dieu lui avait faite dans ses desseins, et ce que, sous la direction de sa providence, l'Église universelle devait accomplir par rapport à elle.

De même que la prédiction de la très-sainte Vierge porte les signes de la parole de Dieu s'exprimant par sa bouche, ainsi l'accomplissement de cette prédiction porte le caractère d'une œuvre de Dieu, non seulement en général, parce que l'évènement correspond pleinement à la prédiction, mais encore en particulier, parce que cet évènement arriva et se confirma d'une manière qui ne saurait indiquer ni les voies ordinaires de la nature, ni l'œuvre des mains des hommes. Si celui-là trouve la gloire dans le monde, qui la cherche ou qui profite habilement des occasions de la rencontrer, ce sont là les voies du monde, c'est là l'œuvre des mains des hommes. Mais lorsque celui qui fuit la gloire trouve, parmi les hommes, une gloire pure, élevée, plus grande même que la gloire humaine, il est évident qu'il n'a pas suivi les voies du monde, que ce n'est point là une œuvre humaine; il y a ici un motif de rechercher les voies de Dieu, de discerner le doigt de Dieu. *Je ne cherche pas la gloire des hommes* (Jn 5,41), dit le Fils de la Vierge Marie; mais sa gloire couvre la terre, et il est évident que c'est *la gloire qui vient de Dieu*

seul. Il ouvrit une pareille voie de gloire pour sa très-pure Mère. Il semble qu'il lui appartint moins qu'aux autres de fuir la gloire qu'elle s'était prédite à elle-même; elle n'en chercha pas moins constamment à l'éviter et à s'y soustraire. Quand le peuple était dans l'enthousiasme aux paroles divines de Jésus, quand il le glorifiait pour ses miracles, quand il le recevait en triomphe comme un roi, nous ne voyons pas une seule fois, dans l'Évangile, sa Mère apparaître auprès de lui dans ces circonstances, pour partager sa gloire. Au contraire, nous la voyons se hâter d'accourir auprès de lui avec ses sentiments de mère, quand on l'humilie, quand *on le traite d'insensé* (Mc 3,21,31); nous la voyons au pied de sa croix, partageant ses souffrances et son opprobre, notre Seigneur Jésus Christ lui-même, dans les jours de sa vie terrestre, ne se hâta pas de découvrir la gloire de sa Mère, afin que l'on ne prit pas pour l'œuvre de l'amour naturel, de l'amour humain, ce qui devait être l'œuvre de la grâce d'en haut. C'est pour cela qu'il n'est pas étonnant que les apôtres mêmes n'aient pas assez compris dès ce temps, comme ils n'ont pas assez compris beaucoup d'autres choses, quel degré d'honneur et de respect il convenait de rendre à la Mère du Seigneur, et que Jésus ait dû, du haut de la croix, donner les principes de cet enseignement au disciple bien-aimé : *Voilà ta mère*. Tel fut l'éloignement de la très sainte Mère de Dieu pour la gloire qui l'attendait, éloignement du reste conforme à son humilité aussi bien qu'au temps où *Jésus n'était pas glorifié*. Mais remarquez comme, dès ce même temps, la gloire lui vient par une voie qui, en apparence, n'était point préparée. Comme l'éclair part d'un nuage, elle sort tout à coup de la bouche d'une femme qui, dans l'enthousiasme où la jettent les paroles divines de Jésus, *élevant la voix du milieu de la foule, lui dit : Bienheureux le sein qui t'a porté !* Cette femme inconnue n'avait certainement pas entendu ce que la Mère de Jésus, plus de trente ans auparavant, avait dit à la seule Élisabeth : *Toutes les générations me diront bienheureuse*; et cependant, comme elle accomplit exactement la prophétie, non seulement quant à l'esprit, mais encore quant à la lettre : *Bienheureux le sein !* Peut-on ne pas remarquer ici, de la prophétie à l'accomplissement, les voies uniques de Dieu, par lesquelles vient la *gloire qui est de Dieu*, – le souffle unique de l'Esprit de Dieu qui commence il exciter *toutes les générations à dire bienheureuse* la Mère toujours Vierge ?

Lorsque le Seigneur crucifié est glorifié par sa résurrection et par son ascension au ciel, alors la gloire de sa divine Mère n'apparaît plus avec la rapidité de l'éclair, mais, selon l'expression de Salomon, *se levant comme l'aurore*, de sorte que celle qui est *belle comme la lune* devant le Soleil de vérité, – celle-là même, après l'ascension de son Fils au-dessus de tous les cieux, reste pour la terre *élue comme le soleil*, au milieu des onze ou douze étoiles, c'est-à-dire des apôtres. Tous ceux-ci, dit le Livre de leurs actes, *persévéraient unanimement dans la prière avec les femmes et Marie, Mère de Jésus* (1,14). Remarquez que, tandis qu'on ne l'avait jamais vue avec les apôtres quand Jésus était là, elle est maintenant inséparable de leur assemblée : *ils persévéraient*, ils demeuraient constamment, *avec Marie, Mère de Jésus*. Que signifie ce nouvel arrangement ? – Quoiqu'on puisse l'expliquer simplement par le désir de prier en commun pour attendre en commun la descente du saint Esprit, cependant, si l'on examine attentivement, on peut découvrir là quelque chose de particulier et de plus mystérieux. Si le vase qui a contenu un parfum en conserve l'odeur même après qu'on l'en a retiré, et continue jusqu'à un certain degré l'action du parfum lui-même, combien plus celle qui avait été le vase de la Divinité au temps de l'incarnation, devait-elle être imprégnée pour l'éternité du parfum divin de la grâce de Celui dont le nom seul est *une huile parfumée répandue* (Cant 1,2); et c'est pour cela qu'il lui était propre et comme naturel de rapprocher des hommes, par sa présence et sa prière, la présence bienfaisante et l'action salutaire de Celui qui avait habité en elle autrefois corporellement, et qui habitait toujours en elle spirituellement et divinement. Cette action bienfaisante de leur communication avec la Mère du Seigneur, les apôtres l'éprouvaient certainement dans leurs cœurs, d'autant plus pleinement qu'ils avaient une plus grande soif de l'éprouver, afin de combler le vide que laissait en eux la privation de leur communication visible avec le Seigneur monté au ciel; et ainsi, elle devint le centre profond de leur unité, quoique, à cause de son humilité, elle continuât à décliner toute espèce de pouvoir sur leur assemblée. *Ils persévéraient unanimement avec Marie, Mère de Jésus*. Enfin l'on vit apparaître merveilleusement et triomphalement, comme la force centrale de l'Église, l'influence de celle qui

était *élue comme le soleil*, lorsque, selon la loi des êtres terrestres, ayant connu son coucher sur la terre, elle se leva au jour sans soir du ciel : car la lumière de l'Esprit saint fit connaître aux apôtres dispersés dans le monde pour la prédication de l'Évangile, ce temps de leur dernière communication avec elle dans le monde visible, et l'inspiration de l'Esprit les réunit autour de son lit de mort, de son cercueil qui contenait la vie. Depuis ce jour, selon l'expression de J'Église, *sa gloire, digne de Dieu, resplendit des mêmes merveilles*. En vain les ténébreuses subtilités des ennemis de la vérité se sont efforcées d'obscurcir sa gloire, elles n'ont fait qu'exciter le zèle des vrais croyants à la glorifier. Ni la distance des lieux, ni la suite, ni les vicissitudes des temps n'affaiblissent l'éclat de sa gloire. Quelque éloignés que soient nos jours reculés de la communication intuitive avec elle, cela n'empêche pas la foi de la contempler, la prière d'aller à elle, entre autres moyens, par l'entremise de ses saintes icônes; et elle-même, par ces images et des signes mystérieusement communicatifs, vient au-devant de la foi et de la prière, et étend la grâce qui lui a été appropriée et sa puissance bienfaitrice sur tout ce que fait l'Église qui, en retour, la proclame universellement bienheureuse, autant par un devoir de dévotion envers la Mère de Dieu que par un sentiment de foi, d'espérance et de reconnaissance.

Chrétiens ! plus nous sommes parfaitement convaincus que la gloire de la très-sainte Vierge dans l'Église est l'œuvre de Dieu, que notre devoir de la glorifier est une prescription de Dieu, plus soigneusement et plus fidèlement nous devons remplir ce devoir.

Nous glorifions Marie toujours vierge. Est-ce sincèrement ? N'est-ce point par adulation ? L'adulation est méprisée même parmi les hommes, qu'elle trompe cependant quelquefois; mais Marie vivant au ciel, voyant en Dieu qui voit tout, on ne peut pas la tromper. L'adulation est-elle possible, dira-t-on, là où l'éloge le plus sublime reste au-dessous de son objet ? – Nous sommes adulateurs, si nous louons ce que nous n'estimons pas intérieurement. Ainsi donc, tout en glorifiant la Vierge par excellence, honorons-nous la virginité ? Estimons-nous la chasteté ? Gardons-nous la pureté ? Haïssons-nous l'impureté ? Sommes-nous zélés pour notre purification ?

Nous glorifions dans le temple la Mère toute-bénie; mais quelques-uns ne font-ils pas le contraire chez eux ? Les enfants n'outragent-ils pas les noms bénis de père et de mère par la désobéissance et l'irrévérence, et les parents eux-mêmes ne font-ils pas la même chose par le mépris des obligations et des vertus de la paternité ?

Nous célébrons ici la grandeur de l'humilité, la profondeur du silence de Marie; mais n'apportons-nous pas ici même, avec nous, notre orgueil, notre vanité, notre frivolité, notre distraction et notre goût pour les vaines conversations ? Et le tumulte des passions n'étouffe-t-il pas dans notre cœur les hymnes de notre bouche ?

Nous félicitons avec Élisabeth celle qui *a cru*, et qui a mérité par là d'introduire dans le monde le Maître de la foi; nous admirons la Vierge pleine de grâce; nous exaltons la Mère des miracles; mais conservons-nous avec sollicitude le gage inestimable de la foi qui peut, nous aussi, nous conduire à la félicité ? Aspirons-nous de toutes nos forces à la grâce, je ne dis pas celle qui fait des miracles visibles, et qui n'est pas donnée à tous parce qu'elle n'est pas nécessaire à tous, – mais à la grâce qui régénère intérieurement, qui crée en nous un cœur pur, qui renouvelle en nous l'esprit de droiture, qui nous fait des créatures nouvelles en Jésus Christ ? Ne vivons-nous pas, au contraire, négligemment et avec insouciance dans la corruption de notre nature, dans le vieil homme, dans les œuvres de la chair, dans les soucis ou les amusements du monde, n'ayant qu'une foi apparente, qui n'est point fécondée par l'amour et les bonnes œuvres, et qui, par conséquent, ne peut ni produire en nous la félicité intérieure, ni nous enfanter à la félicité du ciel ?

*La louange n'est pas belle dans la bouche du méchant.* Si nous voulons glorifier dignement la très-sainte Mère de Dieu, aimons de tout notre cœur son mérite et sa vertu, et, en les aimant, efforçons-nous de tout notre pouvoir de conformer notre vie à ce que nous glorifions par la pensée et par la parole. Que celle que nous glorifions nous aide à nous confirmer dans cette disposition, par la grâce qui lui a été donnée et par ses prières puissantes auprès de son Fils et son Dieu consubstantiel et glorifié avec le Père et le saint Esprit dans l'Éternité. Amen.

## LA RESURRECTION DE LA CHAIR

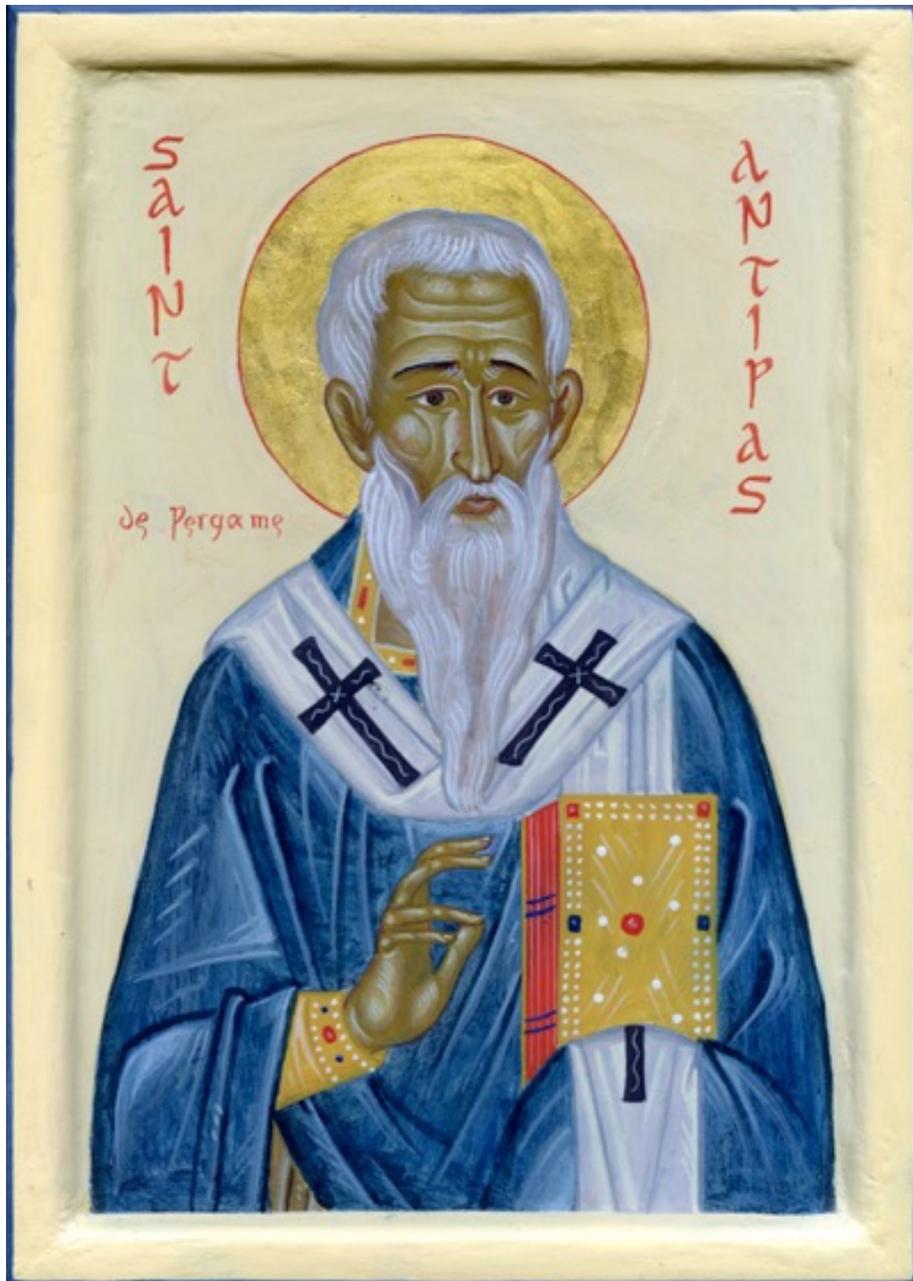
saint Jérôme (Traité sur la discussion de Jean, évêque de Jérusalem avec saint Épiphané)

Que ne nous rapportez-vous l'exemple de Job, qui, vainqueur des douleurs qu'il souffrait, et ôtât avec un morceau de pot de terre la pourriture qui sortait de ses plaies, se soutenait au milieu de ses disgrâces par l'espérance et la certitude de sa résurrection future ? «Qui m'accordera,» disait-il, «que mes paroles soient écrites ? qu'elles soient tracées dans un livre, et, gravées sur une laine de plomb avec une plume de fer, ou sur la pierre avec le ciseau ? Car, je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour; que je serai encore revêtu de cette peau, et que je verrai Dieu dans ma chair; que je le verrai, dis-je, moi-même, et non un autre, et que je le contemplerai de mes propres yeux. C'est là l'espérance que j'ai, et qui reposera toujours dans mon cœur.» Qu'y a-t-il de plus formel et de mieux marqué que cette prophétie ? Personne au monde, depuis Jésus Christ, n'a parlé de la résurrection d'une manière plus claire que ce prophète a fait avant Jésus Christ. Il veut que ses paroles demeurent éternellement, et qu'on les grave sur le plomb ou sur la pierre, afin qu'elles puissent échapper à la vicissitude des temps. Il est plein de l'espérance ou plutôt de la certitude de sa résurrection. Il sait que Jésus Christ, son Rédempteur, est vivant; il est assuré de ressusciter au dernier jour. Le Seigneur n'était pas encore mort, et déjà ce généreux athlète voyait son Rédempteur sortir du tombeau. Lorsqu'il dit : «Je serai encore revêtu de cette peau, et je verrai Dieu dans ma chair,» ce n'est pas qu'il aimât cette chair qui était couverte d'ulcères pleine de corruption et de pourriture; mais c'est que la certitude de sa résurrection et l'espérance des biens futurs lui faisaient mépriser les choses présentes. «Je serai,» dit-il, «encore revêtu de cette peau.» Où est-il ici fait mention d'un corps aérien ou composé d'une matière subtile et éthérée, et qui tienne de la nature des esprits ? Là où il y a de la peau, de la chair, des os, des nerfs, du sang et des veines, il doit aussi y avoir un corps revêtu de chair, et distingué par le sexe qui lui est propre. «Je verrai Dieu,» dit Job, «dans ma chair.» Quand «toute chair verra le Sauveur que Dieu a envoyé,» c'est-à-dire, Jésus Christ Dieu; «alors, je verrai aussi mon Rédempteur, mon Sauveur et mon Dieu; je le verrai, dis-je, dans cette chair qui maintenant me fait si cruellement souffrir, et qui aujourd'hui est toute épuisée par la grandeur de mes maux. Je verrai Dieu dans ma chair, parce qu'il m'a délivré par sa résurrection de toutes les misères dont je suis accablé.» Ne semble-t-il pas que Job écrivait dès lors contre Origène, et qu'il soutenait un nouveau combat contre les hérétiques, pour défendre la vérité de cette chair dans laquelle il souffrait ? Il n'aurait pu voir sans chagrin l'inutilité de ses souffrances, s'il eût du ressusciter avec un corps spirituel et différent de celui qui avait été en proie à de si longues et si cruelles douleurs. Pour ruiner donc dans tous ses retranchements une confession équivoque et artificieuse, et pour ne lui laisser aucune ressource, il s'exprime d'une manière très claire, et répète plusieurs fois ces paroles : «Je le verrai moi-même, et non un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux.» S'il ne doit point ressusciter avec le sexe qui lui est propre, ni avec le même corps qui a été étendu sur le fumier; s'il ne voit pas Dieu des mêmes yeux avec lesquels il voyait les vers fourmiller dans ses plaies, où donc sera Job ? Vous le détruisez pour mettre un fantôme à sa place; c'est comme si vous vouliez soutenir qu'un vaisseau qu'on a radoubé après le naufrage n'a aucune des parties dont il est composé.



## SAINT HIÉROMARTYR ANTIPAS, ÉVÊQUE DE PERGAME

fêté le 11/04



Le saint et glorieux martyr Antipas était contemporain des apôtres et avait été placé par eux à la tête de l'Eglise de Pergame. Au temps de la persécution de Dométien (vers 83), alors qu'il était très âgé, le Saint Evêque fut arrêté par les païens, auxquels les démons avaient révélé qu'il ne leur était plus possible d'accepter leurs sacrifices, car la prière d'Antipas les repoussait de la ville. Le saint fut donc traîné devant le gouverneur qui tenta de lui faire renier le Christ, sous prétexte que le culte des idoles était plus ancien et plus respectable que cette religion nouvelle prêchée par des pêcheurs et des gens de rien. Pour toute réponse saint Antipas rappela au magistrat l'histoire de Caïn qui, bien qu'il fût l'ancêtre du genre humain, n'en reste pas moins abominable et méprisable à cause du meurtre de son frère. De même, les croyances et les

cultes païens, bien qu'antérieurs dans le temps, n'en sont pas moins méprisables pour ceux qui ont reçu, en ces derniers temps, la révélation de la plénitude de la Vérité.

En entendant ces paroles le gouverneur et les païens présents éclatèrent de fureur et jetèrent le saint dans un boeuf d'airain rougi au feu.

Au font de cette fournaise saint Antipas élevait une ardente prière vers le Seigneur, et lui rendait grâce de souffrir pour témoigner que l'amour de Dieu est plus fort que la mort. Il demanda aussi au Christ d'accorder à tous ceux qui invoqueront son nom la délivrance des maladies, en particulier des maux de dents, et à tous ceux qui célébreront avec dévotion sa mémoire annuelle le pardon des péchés et la faveur divine au jour du Jugement. Ayant obtenu cette faveur, il remit son âme au Seigneur. Son corps fut enseveli dans l'église de Pergame, et un baume aux propriétés thérapeutiques se dégagait de son tombeau pendant de longues années, pour la consolation des chrétiens de la cité et des nombreux pèlerins qui, de toutes parts, venaient le vénérer.

Quelque temps après le martyre de saint Antipas, saint Jean le Théologien témoigna de lui au Nom du Christ dans son Apocalypse, en disant : « Ecris à l'ange de l'Eglise de Pergame : Voici ce que dit Celui qui a le glaive aigu à deux tranchants : Je sais où tu habites, là où se trouve le trône de Satan : mais tu es fermement attaché à mon Nom et tu n'as point renié ma foi, même en ces jours où Antipas, mon témoin fidèle, a été mis à mort chez vous, où Satan habite.»



«Tu es saint avec celui qui est saint, et tu te pervertis avec celui qui est perversi;» (Ps 17) et disons que Dieu est vraiment saint à l'égard de ceux qui sont saints, et qu'il se pervertit à l'égard de ceux qui se sont pervertis les premiers de leur propre volonté; comme il est dit encore dans le Lévitique : «S'ils viennent à moi avec un coeur perversi, j'irai aussi vers eux perversi et plein de fureur;» ce qui certainement peut nous servir pour expliquer ce qui est écrit dans l'Exode, et pourquoi il est dit que Dieu avait endurci le coeur de Pharaon. Car, de même que la chaleur du soleil fait fondre la cire et fait durcir la terre et la boue, par une même action qui produit des effets contraires selon la nature des sujets, de même aussi cette vertu divine, qui opérait tant de merveilles en Egypte, rendait souples et obéissants les coeurs des fidèles, pendant qu'elle endurcissait les coeurs des incrédules, qui par leur dureté et leur impénitence s'amassaient un trésor de colère pour le jour de la vengeance, ne voulant point croire aux miracles que Dieu faisait devant eux.

saint Jérôme (des vanités du siècle)

## QUE S'EST-IL PASSÉ AVEC LE SAINT AUTEL DE SAINTE-SOPHIE APRÈS 1453 ?

Selon la légende, après la chute de Constantinople aux mains des Ottomans en 1453, trois vaisseaux vénitiens partirent de la Ville, chargés de plusieurs reliques, afin d'éviter leur capture par les Turcs, mais le troisième, celui qui portait le saint autel de Sainte-Sophie, coula dans les eaux du Bosphore dans la région de Marmara. Depuis lors, dans la zone exacte du naufrage, la mer est toujours calme et sereine, quelles que soient les conditions météorologiques qui dominent aux environs. Ce phénomène est attesté de nos jours par des scientifiques turcs, qui ont tenté de découvrir, à des moments différents, la cause de cet étrange phénomène, mais à cause de la composition vaseuse du fond de mer, leurs efforts étaient restés infructueux.

Dans le livre de Dorothee de Monemvasia intitulé *Une Chronique de la Création du Monde jusqu'en 1629* (1781), nous lisons : «Les Vénitiens sortirent du Temple le très célèbre, merveilleux, très précieux et très bel autel de Sainte-Sophie, le placèrent sur un vaisseau, et comme ils mirent le cap sur Venise, ô miracle ! près de l'île de Marmara le vaisseau s'ouvrit et le saint autel tomba dans la mer, coula à l'endroit où il se trouve aujourd'hui, et c'est évident et attesté par beaucoup, dans la zone entière, que lors d'une tempête, alors que les vagues de la mer deviennent effrayantes, il y a un calme à l'endroit où se trouve le saint autel et la mer reste étale. Et ils y vont avec leurs bateaux et prennent de l'eau de cette partie de la mer où se trouve le saint autel, et cela a une merveilleuse fragrance, de sainte myrrhe et d'autres parfums.»

Le père du folklore grec, Nicolas Politis (1852-1921), écrit au sujet de cet événement : «Le jour où la Ville a été prise, le saint autel a été placé sur un vaisseau pour être emporté en France afin de ne pas tomber dans les mains des Turcs. Mais là, dans la mer de Marmara, le vaisseau s'ouvrit et le saint autel tomba au fond de la mer. À cet endroit, la mer est comme de l'huile, quelle que soit la tempête qui fait rage tout autour. Et cet endroit est toujours connu par le calme qui y demeure toujours et la fragrance qui en sort. Nombreux sont ceux qui ont même été rendus dignes de le voir dans les profondeurs de la mer.»

Cela aurait pu n'être qu'un de ces mythes ayant réussi à survivre pendant des siècles dans le cœur des Grecs. Mais selon les Turcs d'Istanbul de nos jours, cet endroit de la mer demeure un véritable phénomène inexplicable.

Celui qui sème la parole de Dieu et qui ne prêche que dans un temps favorable, lorsque tout le monde l'écoute volontiers et lui applaudit par ses louanges, celui-là, dis-je, est un prédicateur négligent et paresseux, un laboureur lâche et fainéant, parce qu'il arrive assez souvent, au milieu de la prospérité, que des vents contraires s'élèvent contre nous lorsque nous n'y pensions point du tout. Il faut donc prêcher en tout temps la parole de Dieu et ne point discontinuer; il faut suivre la règle que saint Paul a donnée à son disciple Timothée en lui ordonnant de prêcher et d'annoncer la parole de l'Évangile, de presser les hommes à temps et à contre-temps, sans se lasser jamais de les tolérer et de les instruire. Il ne faut pas dans le temps de la foi craindre les tempêtes, ni s'arrêter à la considération des nuées qui nous paraissent contraires, de peur que ces paroles des Proverbes ne s'accomplissent en nous : «Ceux qui abandonnent la sagesse et qui louent l'impiété sont semblables à une pluie violente qui n'apporte aucune utilité sur la terre.» Semons donc même au milieu des orages et des tempêtes, sans considérer de quel côté tournent les nuées et sans craindre les vents contraires. Ne disons pas : Ce temps est favorable, celui-ci est peu commode; puisque nous ignorons les voies et la volonté de l'esprit qui gouverne tout le monde.

saint Jérôme (des vanités du siècle)

## HOMÉLIE POUR LE DIMANCHE DES SAINTS PÈRES DU QUATRIÈME CONCILE ŒCUMÉNIQUE

Le Seigneur dit à ses disciples : Vous êtes la lumière du monde. Une ville ne peut se cacher, qui est sise au sommet d'un mont. Et l'on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais bien sur le lampadaire, où elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison. Qu'ainsi brille votre lumière devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ! Ne pensez pas que je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophètes; je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir. Car en vérité je vous le dis : avant que ne passent le ciel et la terre, il ne disparaîtra de la Loi pas un iota, pas un trait, que tout ne soit réalisé. Celui donc qui supprimera l'un de ces moindres commandements, et qui donnera aux hommes un tel enseignement, sera tenu pour le moindre dans le royaume des cieux. Mais celui qui l'aura mis en pratique et enseigné, celui-là sera tenu pour grand dans le royaume des cieux. (Mt 5,14-19)

L'évangile de ce dimanche fut choisi en rapport avec les saints pères du quatrième concile œcuménique, qui sont «la lumière du monde». Ils ont défini et défendu la pureté de la foi orthodoxe en face des erreurs que le malin cherche à introduire dans l'Église à travers les hérétiques. Les enseignements et définitions de nos pères resteront normatifs jusqu'à la fin du monde, tandis que celui-ci gît dans le mal et va à sa perte. Les pères ne se sont pas accommodés à nos raisonnements humains tordus par nos passions (orgueil, instabilité, ignorance et j'en passe). Une règle tordue rend inévitablement tordus nos jugements. Nos pères, par leur orthodoxie basée sur leur orthopraxie, évitaient ces écueils. Aucun «iota» ne s'effacera de ce qu'ils ont défini dans l'Église, ce qui n'est pas le cas dans ces mornes cacodoxies qui changent sans cesse, n'étant bâti que sur du sable mouvant.

L'évangile parle d'abord de ce que nous devons être en face du monde et comment nous devons l'être : être lumière à travers nos paroles et nos actes. Pourtant cette lumière ne peut être lumière qu'en suivant fidèlement ce que l'Église nous enseigne à travers des siècles.

Voici ce que dit le grand Chrysostome : «De même que les prédicateurs sont, par l'exemple de leurs vertus, le sel qui assaisonne les peuples, de même ils sont, par leur doctrine, la lumière qui éclaire les ignorants. Or une vie sainte est la condition première, essentielle avant de bien enseigner. C'est pour cela qu'il appelle ses apôtres le sel de la terre, avant de leur dire : «Vous êtes la lumière du monde.» C'est peut-être aussi parce que le sel ne fait que conserver les choses dans l'état où elles sont, et les préserve ainsi de toute altération, tandis que la lumière les rend meilleures en répandant sur elles la clarté. Les apôtres sont donc appelés le sel de la terre à cause du peuple juif et de l'Église chrétienne qui ont la connaissance de Dieu, tandis qu'ils sont appelés la lumière du monde à cause des Gentils qu'ils amènent à la lumière de la science.» (*Sur saint Matthieu*)

«Le Sauveur avertit ses apôtres qu'ils doivent briller d'une lumière si vive qu'en admirant leurs bonnes œuvres les hommes en rendent gloire à Dieu : «Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres.» Saint Hilaire le Grand (*Can. 4*)

Il s'agit donc de témoigner en face du monde sans crainte et sans concession mais fermement même si ce «monde» nous hait, nous persécute et se moque de nous.

Après avoir exhorté ses disciples à se préparer à tout souffrir pour la justice, et à ne pas tenir cachée la doctrine salutaire qu'ils allaient entendre, mais à la recevoir dans l'intention de la communiquer aux autres, le Seigneur leur fait connaître ce qu'ils devront enseigner. Il suppose qu'ils lui font cette question : Quelle est donc cette doctrine qui ne doit pas rester cachée et pour laquelle vous nous ordonnez de tout souffrir ? Et Il leur répond : «Ne pensez pas que Je sois venu détruire la loi ou les prophètes.»

Notre tâche consiste à donc à accomplir ce que la Loi et les prophètes ont enseigné et demandé, non à la lettre, comme les malheureux juifs – qui n'ont jamais su dépasser le stade de l'enfance – le font encore, mais selon l'esprit. «La lettre tue, mais l'esprit vivifie.» (II Cor 3,6)

Transgresser cet enseignement, en suivant nos vues humaines et nos penchants mauvais, nous réduira à devenir les derniers dans le royaume des cieux. «Dans ces paroles : // sera appelé le dernier dans le royaume des cieux, il ne faut voir autre chose que le supplice de la damnation éternelle.» (Saint Jean Chrysostome, *Hom. 16*)

«Par le royaume des cieux il faut entendre l'Église où tout docteur qui viole un commandement de la loi est regardé comme le dernier, car celui dont la conduite est méprisable, comment peut-il empêcher que son enseignement ne soit méprisé ?» (Saint Grégoire le Grand, *Hom. 12 sur les Évang.*)

«Le Sauveur promet au contraire la gloire magnifique des cieux à celui qui ne rougira pas de les confesser; c'est pour cela qu'il ajoute : *Mais celui qui fera et enseignera sera appelé grand dans le royaume des cieux.*» (saint Hilaire le Grand)

Donc à nous de voir, de confesser et de vivre courageusement ce que l'Église nous enseigne invariablement et recevoir la récompense qui est promise, ou de lâchement suivre la pente de ce monde corrompu et de céder à nos penchants viciés.

Jetons encore un regard sur l'épître d'aujourd'hui. Pour ceux qui somnolaient pendant la lecture, je le cite encore une fois : «Mon fils Tite, cette parole est certaine, et je veux que tu affirmes ces choses, afin que ceux qui ont cru en Dieu s'appliquent à pratiquer de bonnes œuvres. Voilà ce qui est bon et utile aux hommes. Mais évite les discussions folles, les généalogies, les querelles, les disputes relatives à la loi; car elles sont inutiles et vaines. Éloigne de toi, après un premier et un second avertissement, celui qui provoque des divisions, sachant qu'un homme de cette espèce est perverti, et qu'il pêche, en se condamnant lui-même. ...» (Tite 3,8-15)

Donc l'épître ne fait que confirmer l'évangile et ce que nos pères ont enseigné et pratiqué, c'est-à-dire de suivre fidèlement l'Église et se séparer de ceux qui se coupent, par leurs erreurs, de l'Orthodoxie.

archimandrite Cassien

**Rien ne vaut autant que la paix et la concorde ... Même si l'Église se trompait, l'exactitude dans l'observance des temps ne suffirait pas à excuser le fait qu'on se serait séparé de l'Église ... Je ne tiens pas compte des temps, puisque Dieu non plus, mais je demande une seule chose : que nous fassions tout dans la paix et la concorde.**

**saint Jean Chrysostome**

---

**L'évêque doit être au-dessus des faiblesses de l'humanité; étranger, comme Dieu même, à toute espèce d'amusements, il faut qu'il garde sans cesse sa gravité; tous les yeux le surveillent, et on ne l'estime que s'il s'est fait une âme austère et inaccessible au plaisir. Dans l'exercice du ministère sacré il ne s'appartient plus à lui-même; il est tout à tous, en sa qualité de docteur de la loi, chargé d'expliquer les préceptes. Ajoute qu'à lui seul il a autant d'occupations que tous les autres ensemble; car il faut qu'il se charge des affaires de tous, s'il ne veut s'exposer à toutes sortes de critiques. Synesius (lettre 110)**

## COMMÉMORATION DU MIRACLE DE L'ENFANTRICE DE DIEU CONTRE LES SARRASINS EN 716

(fête : le 15 août)

Versets :

«Tu es vue comme champion par les habitants de la Cité,  
dispersant les ennemis agarènes mécréants.»

Au début du règne de Léon l'Isaurien, aussi appelé Konon, en l'année 716, une multitude de Sarrasins vinrent avec mille neuf cents bateaux, en vue de faire le siège de Constantinople la magnifique, protégée par Dieu. Ayant vaincu le royaume des Perses, qui avait lutté durant de longues années contre celui des Romains,<sup>1</sup> ils allèrent ensuite en Égypte et en Lybie. Et trompant les chrétiens de là-bas par les fausses promesses que, s'ils se soumettaient à eux, ils n'attaqueraient pas la foi orthodoxe, les mécréants n'ont pas tenu leur promesse. Ainsi, beaucoup de chrétiens furent punis pour avoir refusé de renier le Christ, et devinrent des martyrs parce qu'ils ne voulaient pas piétiner la vénérable Croix du Christ. Les Sarrasins, après avoir dominé différentes nations, comme les Indiens, les Abyssiniens, les Maures, les Lybiens et les Espagnols, allèrent à Constantinople pour la conquérir. L'empereur Léon était prêt à leur payer un tribut, mais les Sarrasins ne l'acceptèrent pas, et voulaient plutôt obtenir sa parole pour établir des gardes afin de protéger Constantinople. Par conséquent, comme les habitants de la Cité arrivèrent à une impasse et ne savaient plus quoi faire, ils se réfugièrent auprès de l'Enfance de Dieu, gardienne et protectrice de Constantinople, implorant son secours pour sauver sa Cité en danger. Et l'Enfance de Dieu les exauça alors et donna une leçon aux mécréants à sa manière.

Au moment où les Sarrasins couraient à l'extérieur des remparts de la Cité, un des leurs appelait la Cité de façon blasphématoire *Constantia*, et la Grande Église Sainte Sophie non pas Sainte Sophie, mais seulement *Sophie*, par mépris. Par conséquent, cet homme dut subir la vengeance de l'Enfance de Dieu. Il tomba de son cheval et la justice atteignant l'injuste, il perdit son âme infâme. Et leur héraut, monté sur une estrade en bois pour appeler tous ces gens haineux et impurs à la prière, tomba aussi, et, son corps éclaté en morceaux, il mourut. Ensuite, les Sarrasins combattirent aussi les Bulgares, qui en tuèrent plus de vingt mille. Et tous leurs bateaux furent dispersés par l'Enfance de Dieu, qui, à d'autres lieux, par contre, les détruisit entièrement. Comme la grande chaîne de fer de la Cité fut étendue jusqu'au bout de Galata, les Sarrasins furent empêchés d'avancer, ils ne purent pénétrer en bas, mais dans le détroit appelé Steni, ils furent détruits par une tempête. Et leurs bateaux les plus grands furent brûlés par les Romains. Comme après beaucoup de temps, les Sarrasins avaient mangé toutes leurs provisions de nourriture, ils se trouvaient si affamés qu'ils se mirent à manger de la chair humaine, ainsi que des souris, des reptiles impurs et des cadavres d'animaux. Puis, plus tard, à cause de la grande pénurie, ils mangeaient des excréments humains, en les mélangeant avec un peu de farine. Pour cette raison, beaucoup de ceux qui étaient les premiers et les plus grands parmi les Sarrasins furent dans la Cité, en se soumettant aux Romains.

Après cela, les Sarrasins se levèrent et quittèrent le rempart de la Cité, qui est sur le rivage, pour l'endroit appelé Sykai en Galata, où ils trouvèrent un Romain, condamné pour plusieurs crimes, qui s'empessa de les assister, et ils le proclamèrent empereur des Romains. Et ils lui donnèrent des lanciers et des gardes du corps et se mirent d'accord pour encercler le rempart de la Cité, tout en faisant les louanges de leur empereur fraîchement couronné, afin de couvrir de honte la foi des chrétiens. Mais toute cette démonstration fut en vain. Le chef des Sarrasins, nommé Soliman, cherchait à entrer dans la Cité pour examiner le lieu, et en reçut la permission. Alors les cavaliers vinrent jusqu'au Bosphore avec les autres, et ils entrèrent sans dommage dans la Cité, seul Soliman ne put entrer, puisque son cheval même courait en se redressant et levant haut les pattes. Il n'a donc pas pu entrer par la porte. Soliman fut étonné de ce qu'il était empêché d'entrer; alors il leva les yeux et vit au-dessus de la porte de la Cité le portrait de notre Souveraine l'Enfance de Dieu assise sur un trône, portant dans ses bras notre

---

<sup>1</sup> On appelle Romains, ici et plus loin, les habitants de l'Empire romain d'Orient.

Seigneur Jésus Christ. Il descendit alors de son cheval et entra à pied dans la Cité, s'accusant du blasphème qu'il avait prononcé auparavant.

C'est ainsi que les Sarrasins retournèrent sans succès, combattus par Dieu et par l'Enfantrice de Dieu, et ils disparurent à cause de la famine et de la peste. Les bateaux et les galères restants furent dispersés, les uns dans la mer, les autres au port et sur le rivage. Le plus grand miracle eut lieu sur la Mer Égée, où il plut de la grêle et du feu à la fois, et le feu réchauffa la mer, qui se mit à bouillir jusqu'à faire fondre le fer, ce qui fit couler les bateaux avec les hommes. Seuls dix bateaux échappèrent au désastre, pour informer les autres Sarrasins de ce qui s'était passé. Donc, les Sarrasins étaient allés contre Constantinople aux environs du 15 août, et un an après, ils en retournèrent honteux, aux environs du 15 août suivant. Il convient donc de dire haut et fort les paroles de David : «Quel Dieu est grand comme notre Dieu ? Tu es un Dieu qui fait des merveilles» (Ps 76,14-15), ayant accordé la libération à ton peuple et à ta Cité, par ta Mère immaculée.<sup>2</sup>

**L'homme résolument inébranlable, pur, innocent, loue les autres, s'accuse toujours; et, tandis qu'il plaît à chacun, il se déplaît à lui-même. C'est en effet le comble de la grandeur de comprendre sa petitesse. Mais cet avantage existe seulement pour celui que la grâce commence à éclairer. Ceux-là s'envolent d'un essor d'autant plus rapide vers les régions supérieures, qui se chargent en ce monde d'un poids plus lourd de mortifications. Ils commandent au corps, parce qu'ils obéissent à son auteur; et, en se reconnaissant infiniment petits, ils s'élèvent au sommet de la perfection. Ils ne cherchent à léser personne, pardonnent continuellement à qui les offense, et répondent par la charité aux gens qui les poursuivent d'une haine implacable.**

---

**L'homme sage ne se laisse ni briser par les écueils de la vie ni émouvoir par les prospérités; il montre toujours la même égalité de caractère et de visage**

**Cassidore (de l'âme, chap. 11)**

---

<sup>2</sup> St Nicodème note qu'à certains lieux on raconte que les Sarrasins entrèrent à Constantinople le 16 août et la quittèrent le 15. Il dit aussi que la Cité tomba aux mains des Turcs en 1453 à cause des péchés du peuple, qui ont privé la Cité de la protection de l'Enfantrice de Dieu, qui l'abandonna, avec ses habitants, à son destin actuel. C'est pourquoi tous ceux qui voient la Cité doivent regretter leur méchanceté en soupirant dans leur cœur, et se souvenir de la même façon de son ancienne gloire.

## L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉGLISE

dans : METROPOLITE SERAPHIM (L'ÉGLISE ORTHODOXE)

Si l'Orient n'a construit aucune théorie du christianisme, il l'a remplacée par des saints, des staretz, des églises, des icônes, une poésie d'Eglise, incarnations plus parfaites et plus profondes de l'orthodoxie.

Ainsi les membres de l'Église orthodoxe ont réalisé et réalisent en eux-mêmes l'expérience vécue de l'orthodoxie, d'une manière spécifiquement orthodoxe, par l'icône, qui occupe une des premières places dans leur vie spirituelle, par les églises et les monastères.

L'icône n'est pas une image; elle ne procure aucune jouissance et elle n'enseigne rien, mais elle élève et purifie; elle ne veut pas être une représentation de la réalité extérieurement saisie, mais une copie du monde spirituellement transfiguré; elle est l'intermédiaire mystique entre le monde transcendant et la «vallée des larmes» de l'existence humaine. L'icônographe, fidèle orthodoxe, se prépare au travail par le jeûne et la prière et il appelle sur lui la grâce du saint Esprit.

«Sanctifie et éclaire l'âme de ton serviteur, demandait-il, conduis sa main, afin qu'elle présente dignement et parfaitement la sainte icône» (*Livre du peintre du mont Athos*). André Rublev, l'auteur de la célèbre icône qui représente la sainte Trinité, concentrait toutes ses impressions «sur le monde invisible et divin, et il détournait ses regards de la beauté périssable d'ici-bas», «afin qu'à la vue de l'icône de la très sainte Trinité, par lui peinte, les frères pussent triompher de la haine et des discordes de ce monde et éprouver l'élan qui mène à l'unité dans l'amour.» L'orthodoxe peintre d'images étant ainsi disposé, il ne saurait être question dans son art d'un quelconque naturalisme, ou de la beauté extérieure; il s'agit uniquement pour lui de réaliser une incorporation aussi achevée que possible de l'essence surnaturelle sous des formes perceptibles aux sens. En peignant son icône, l'artiste n'était pas libre; il ne représentait en elle ni sa propre expérience vécue ni sa compréhension du monde de l'au-delà, mais bien la compréhension de la doctrine orthodoxe élaborée par l'Église et conservée dans la tradition ecclésiastique; il se laissait diriger par les prescriptions transmises de vieille date à ses confrères; aussi son œuvre posait-elle comme un sceau à la vie même de l'Église. Aucune icône orthodoxe ne porte le nom, la signature, de l'artiste qui l'a peinte. C'est par des voies détournées qu'on a pu attribuer indiscutablement à Rublev l'icône de la sainte Trinité. Cela se



comprend : la peinture des icônes est une création de l'Église, non pas celle d'un de ses membres individuels, considéré séparément.

C'est le monde orthodoxe que ses icônes présentent par leurs lignes et leurs couleurs. Tout s'y trouve : les formes des anges, les membres de l'Église invisible, l'histoire de tout l'univers, conçue au sens spirituel; et sa fin, par où commence l'éternité. Comme le dit saint Jean Damascène, il y a dans les icônes orthodoxes une représentation de toute l'histoire de notre rédemption. C'est d'elles que le chrétien orthodoxe tient son expérience de la vie orthodoxe œcuménique; devant l'icône il laisse tomber tous les tourments de son âme, toutes les afflictions de sa vie dans «ce monde»; en elle il trouve espérance et consolation. Kireievski, l'un des premiers slavophiles moscovites, décrit en ces termes comment il a été amené à comprendre les icônes : «Je considérais un jour dans certaine chapelle une merveilleuse icône de la Mère de Dieu, et je méditais sur la croyance enfantine du peuple qui venait prier devant elle. Femmes, vieillards, malades s'agenouillaient, se signaient, se jetaient à terre, face à l'icône. Je fixai attentivement le saint visage ... et soudain me fut dévoilé le secret de sa prodigieuse puissance. Je n'avais plus sous les yeux un simple tableau peint. En lui se sont accumulées durant d'innombrables générations les prières spirituelles, les supplications passionnées d'humains déshérités, accablés de maux et de peines; l'icône s'était ainsi saturée de cette puissance de la foi qui ensuite en rayonne pour se refléter dans le cœur des suppliants. Elle est devenue un être vivant, en qui se rencontrent le créateur et la créature. En poursuivant ces pensées, je regardai derechef les femmes, les vieillards et les enfants prosternés dans la poussière devant la sainte icône, puis je me remis à la considérer elle-même. Les traits de la Mère de Dieu s'animèrent tout à coup, la vie les pénétra. Les regards de ses yeux remplis d'amour et de pitié descendaient sur ces simples fidèles ...; je m'agenouillai avec eux tous et je priaï humblement.» Kireievski a saisi là les traits fondamentaux du culte orthodoxe des icônes : on éprouve en elles l'expression de la vie essentielle; l'icône est «pleine de grâce et de vie», elle porte en soi la vie mystérieuse qui à travers elle, fut reçue de son modèle; «elle conduit immédiatement l'âme de celui qui prie devant elle, depuis l'image jusqu'aux objets représentés eux-mêmes, comme s'ils étaient présents.» Elle introduit le sujet dans le monde de l'au-delà. Cette union du sensible et du suprasensible, du divin et de l'humain, répond au besoin que l'homme ressent de s'arrêter devant une donnée concrète, devant une délivrance, même partielle, mais réellement présente. Les saints sont nécessaires à l'homme, non seulement comme intercesseurs devant Dieu, mais aussi pour appuyer notre foi à la possibilité de la rédemption et à la rectitude de notre voie. «Comme toute chose périssable», l'icône «n'est qu'une similitude», mais une similitude, une parabole, de l'éternel. Ce n'est pas impunément que les Grecs l'ont appelée *eikon* (les Russes disent soit *ikona*, d'après le grec, soit *obraz*, en leur langue), ce qui désigne une image transcendante, spirituelle, jamais ordinaire.

Comme incarnation sensible du monde transcendant, comme médiatrice mystique entre ciel et terre, comme appui pour les espérances de la foi, et comme source de consolation et de force dans les épreuves terrestres, l'icône joue un rôle étendu dans la vie courante des orthodoxes. Elle en sanctifie tous les événements importants. On la présente au nouveau-né; avec elle on bénit les nouveaux époux; on la place entre les mains du mourant, comme «porte» ouvrant le passage de cette vie à l'éternité; elle accompagne le fidèle jusqu'au lieu de son dernier repos terrestre. Il existe aussi de saintes icônes miraculeuses, vénérées partout dans le monde orthodoxe; telles l'«icône ibérique» de la Mère de Dieu» et d'autres.



## UN VICE PEUT EN CACHER UN AUTRE

Généralement un vice cache et entraîne un cortège d'autres vices. Par exemple, le bavardage est dû maintes fois à notre orgueil, qui veut tout mieux savoir qu'autrui; l'ennui, car on ne supporte pas le silence et la quiétude (hésychia) qui pousse vers la prière; le jugement et le mépris du frère, qui, bien sûr est absent, car en sa présence on parlerait autrement; la recherche de la gloire, de la flatterie et de la reconnaissance, au lieu de chercher l'amour du Seigneur; la curiosité, car on veut tout savoir... ce qui ne nous regarde pas.

D'autres vices peuvent parfois s'y glisser aussi : les rires immodérés, la frivolité, des paroles obscènes etc.

L'apôtre Jacques dit bien dans son Épître : « La langue est un petit membre, et elle se vante de grandes choses. Voici, comme un petit feu peut embraser une grande forêt ! La langue aussi est un feu; c'est le monde de l'iniquité. La langue est placée parmi nos membres, souillant tout le corps, et enflammant le cours de la vie, étant elle-même enflammée par la géhenne. Toutes les espèces de bêtes et d'oiseaux, de reptiles et d'animaux marins, sont domptés et ont été domptés par la nature humaine; mais la langue, aucun homme ne peut la dompter; c'est un mal qu'on ne peut réprimer; elle est pleine d'un venin mortel. Par elle nous bénissons le Seigneur notre Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à l'image de Dieu. De la même bouche sortent la bénédiction et la malédiction.» (Jac 3,1-10)

Cela ne veut pas dire que c'est toujours du bavardage si nous parlons. On peut parler, même beaucoup, mais si c'est pour la gloire de Dieu et le bien du prochain, tant mieux. On peut aussi se taire par des mauvaises intentions; c'est un silence coupable. Quoi faire alors : parler ou se taire ? Purifier son cœur et alors la parole et le silence deviennent de l'or pur.

Donc comme les vertus ne sont pas seules mais accompagnées d'autres vertus ainsi les vices engendrent d'autres vices. Que Dieu nous prenne donc en pitié et change nos nombreux vices en vertus !

archimandrite Cassien

### Extrait de la Vie de saint Luc de Grèce.

**L'Ennemi de notre âme, le diable, suscita chez ce saint une grave maladie, fort pénible, laquelle provoquait une insupportable démangeaison de ses organes génitaux. Elle survint cependant que le saint demeurait quelque temps près de l'île de Kalamios, où il s'était réfugié pour se garder de l'avance des Turcs. Du fait de cette terrible épreuve, si dure à supporter, il avait perdu son hésychia.**

**Une nuit, le saint du lieu lui apparut dans son sommeil, et lui montra une plante thérapeutique, propre à le délivrer de ce mal odieux. Et, dans le même temps, il lui dit : - Avec cette plante, tu recouvreras assurément la santé; mais il faut que tu saches qu'en guérissant ainsi tu perdras la rétribution que t'aurait mérité la patience avec laquelle tu affrontes à présent cette maladie, sans te plaindre.**

**Saint Luc s'étant éveillé de son sommeil ne voulut pas choisir, en bon juge, ce qui eût été profitable à sa santé. Il ne préféra pas un soulagement passager à la rétribution éternelle, mais il choisit avec joie de laisser son corps dans les tourments. Ensuite de cette décision, le Seigneur qui sait toutes choses, et qui tient en honneur une action valeureuse avant même qu'elle n'ait été accomplie, l'estimant d'après la seule bonne disposition de l'âme, guérit miraculeusement cet athlète de la patience, et lui prodigua également l'exact prix de sa vertu dans la Vie à venir.**

**Dans «Evergetinos»**